

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Les Autorités cantonales du Valais
commémorent le 650^e anniversaire de la
Confédération

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1941, tome 40, p. 185-190

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Les Autorités cantonales du Valais commémorent le 650^e anniversaire de la Confédération

L'un des premiers parmi les cantons, le Valais, a commémoré le 650^e anniversaire de la Confédération. Et quand nous disons le Valais, nous entendons ses représentants les plus autorisés : le Grand Conseil et le Conseil d'Etat. Dominant les nombreuses manifestations qui ont été organisées ou qui le seront dans chacune de nos villes et dans tous nos villages, celle de Sion eut lieu le 17 mai dernier, dans la salle de notre Haute Assemblée législative. Si nous faisons écho à la cérémonie de Sion, dans ce numéro de notre revue plus spécialement consacré à l'anniversaire patriotique qui fait vibrer nos cœurs de Suisses envers la divine Providence et les fondateurs de la Patrie, c'est parce que tout ce qui touche au Valais rencontre dans nos âmes une foule de sentiments auxquels nous tenons intensément et aussi parce que les discours prononcés à cette occasion l'ont été par deux de nos anciens les plus méritants, M. le député Bernard de Lavallaz, président du Grand Conseil, et M. le conseiller d'Etat Cyrille Pitteloud, président du Gouvernement. Nous nous acquitterons de cette tâche en citant de larges extraits des allocutions prononcées par les deux éminents hommes d'Etat.

Le discours de M. Bernard de Lavallaz

M. le président du Grand Conseil invita ses auditeurs à faire retour sur le passé de la Patrie et à rechercher, tout au long de sa glorieuse histoire et dans les brumes de son origine, les raisons de croire et d'espérer en l'avenir. Délaissant tant d'autres enseignements qui se dégagent de la longue existence de notre pays, M. de Lavallaz

ne voulut en relever qu'un seul : « La communauté chrétienne des peuples libres ».

Dans nos cantons, dit-il, rien n'est unifié, et tout est uni dans la diversité.

Langues, races, confessions se coudoient sans se heurter, préfigurant ainsi l'image de cette société harmonieuse que devrait être, que pourrait être notre Europe, meurtrie par tous les malentendus.

Nous nous imaginons que cette fusion est née uniquement d'une longue accoutumance à la vie commune. Quelle erreur ! Elle y a gagné, certes, en perfection, mais il n'est pas moins vrai que le lien confédéral a existé, très fort, dès le début de l'Alliance.

Et cela tient à cette conception élevée de la société chrétienne, à ce caractère si éminemment social de la nouvelle formation politique que nos ancêtres inauguraient. A une époque où le fait féodal ou dynastique (on ne parlait pas encore de nationalisme) inspirait ou dirigeait toute activité collective, le peuple des bergers considère la condition d'hommes libres comme le but suprême, digne de tous les sacrifices, et il y engage son sort et sa vie.

Il mettra tout en commun, les biens comme la pauvreté, sa force morale, immense, sa faiblesse matérielle, trop certaine.

C'est celle-là qui a vaincu.

C'est celle qui vainc toujours.

Retenons ce prodigieux exemple qu'un Pays un jour est né, qui ne devait rien aux instincts matérialistes de l'humanité.

Née du concept individualiste de l'épanouissement humain dans la liberté, vivifiée par l'idéal communautaire de l'indépendance terrestre, sanctifiée par la morale chrétienne, trempée dans le sang de tous ses martyrs, la patrie suisse sait d'où elle vient et où elle va, et de quel ciment est faite sa demeure.

Humaine, et dans le sens le plus élevé du mot, profondément humaine construction !

C'est là que réside l'unité politique de notre Pays. Là que se trouve sa mission dans le monde. Là, sa raison de vivre...

J'allais dire... ou de mourir. Mais, descendons des hauteurs. Il n'est pas séant de défier l'héroïsme en des temps si graves.

Nous n'avons pas à nous préoccuper de ce qui adviendra de nous. Notre heure, si elle doit sonner, sonnera à l'heure fixée par Dieu.

Ce qui importe, c'est de connaître, maintenant et toujours, la voie de notre devoir, car ce choix ne nous appartiendra plus au moment du danger. Cette voie, elle est tracée par le message lui-même que nous ont transmis les primitifs. Mais le savons-nous encore, et surtout le comprenons-nous ?

Il a été tant de fois transposé sur tous les tons de notre répertoire patriotique que le sens s'en est quelque peu émoussé. Dans la béatitude de nos festivités démocratiques, ses rauges accents nous grisaient d'un sublime un peu facile.

Messieurs, on a crié de douleur pour ces mots et pour ce qu'ils représentent. Tout là-bas, dans la nuit médiévale, des choses indicibles ont soulevé les chairs et torturé les cœurs de ces paysans...

Pour qu'ils restent libres, libres et unis.

Et pour que nous nous souvenions...

Ne soyons ni vains, ni inquiets. C'est un mot d'ordre, un simple mot d'ordre, que les siècles ont poussé jusqu'à nous et que nous devons transmettre à notre tour. C'est, si vous voulez, ce que l'on nomme notre mission historique.

Il nous impose bien d'autres devoirs encore, ce mot d'ordre. Or, si nous aimons à parler, et avec quelle facilité, de ce que nous ferions d'héroïque, à combien plus forte raison devons-nous parler de ce que nous avons à faire dans l'immédiat, et le faire.

Solidarité agissante envers tous nos frères ? Elle répugne à ceux qui ne connaissent que l'entraide légale et obligatoire. Démocratie réfrénée, autoritaire quelque peu, mais noble et humaine ? Elle fait peur à ceux pour qui ne comptent que les mots. Discipline sociale et politique librement consentie, simplicité des mœurs ? Notions qui blessent nos oreilles, ou qui n'éveillent aucune idée de transposition pratique.

Et pourtant, nous ne ferons rien des lourdes tâches qui nous attendent, sans cette rénovation spirituelle et intellectuelle.

On parle de l'Ordre nouveau.

Dépouillons les mots de leur obscurité. L'époque qui vient, et qui est enfantée dans le sang et les larmes, est tout simplement une épreuve de force pour l'homme, et je ne parle pas de la force physique seulement. Elle nous paraît cruelle parce qu'une longue période de bien-être a amolli nos capacités de résistance. Gardons-nous de croire à l'immobilité des individus et des peuples. Rien n'est moins stable que la tranquillité et la paix quand elles ne sont pas fécondées par l'effort et le sacrifice.

La rénovation qui nous attend, le Peuple suisse l'accomplira s'il sait se retrouver, et s'il sait se souvenir de l'austérité de ses origines. Alors, il affrontera ce siècle, comme il a passé les autres, simplement, courageusement.

Tel sera, si vous le voulez, notre message anniversaire.

Nous le transmettons, de tout cœur, au Peuple valaisan, aux laboureurs et aux soldats en particulier, à tous nos chers frères Confédérés, en les recommandant, avec nous, au Très-Haut.

Le discours de M. Cyrille Pitteloud

A celle du président du Grand Conseil devait succéder la voix du président du Conseil d'Etat, M. Cyrille

Pitteloud, que la Radio de Sottens transmet, comme la première, aux auditeurs de toute la Suisse.

Après avoir parlé du sentiment patriotique dont l'universalité atteste de façon indiscutable l'existence de la Patrie, l'orateur s'attacha à montrer poétiquement que « l'idée de patrie ne se comprend pas sans celle de petite patrie », terre de nos pères : « Nos parents, nos aïeux y dorment dans la paix des cimetières et tout nous rappelle leur souvenir : les maisons, les champs, la courbe même des collines. »

De cet humble fait : l'amour des hommes pour leur terroir natal, « on arrive à ce grand fait vieux comme l'histoire, vaste comme le monde : l'amour des hommes pour leur pays, pour un être qui n'est pas une entité abstraite, mais une division géographique fondée sur l'histoire et une synthèse de qualités ».

La patrie, déclare M. Pitteloud, ne s'identifie pas avec la langue ; elle n'est pas une conséquence de la race ; elle ne se confond pas avec la religion et la civilisation ; l'influence du climat ou de la géographie, les traditions historiques ne suffisent pas à l'expliquer.

Tous ces éléments **peuvent** entrer dans la composition de la patrie, mais tout cela, c'est de la matière ; il faut **un esprit** pour animer cette matière ; il faut à tout prix **la volonté de vivre ensemble**, force mystérieuse jaillie des profondeurs sociales qui se manifeste par un minimum d'institutions communes, qui préside à la recherche rationnelle d'un bien commun, à l'exécution d'une œuvre concertée.

Voilà en substance comment une saine philosophie explique le fait de la patrie.

Comme cette théorie trouve son application concrète dans la formation de notre pays !

M. le conseiller d'Etat Pitteloud indiqua brièvement par la suite les circonstances historiques qui ont fait naître le Pacte de 1291 dont il donna lecture et releva les points essentiels. Il ajouta avec force :

Il dépend de nous, Confédérés de 1941, que cette alliance fondée il y a 650 années et maintenue à travers les siècles, continue avec le secours de la Providence, dans les années futures.

Il dépend de nous, en effet, **de réaffirmer toujours plus fort ce vouloir vivre ensemble, cette volonté de rester ce que nous sommes, libres et pour cela unis.**

La malice des temps, que prévoyaient déjà nos ancêtres, a bien des fois mis en péril le sort de notre Confédération : « Mais Dieu veillait sur notre petite patrie. »

Il suscitait de loin en loin des hommes tout remplis de l'amour du pays et du respect du passé qui rappelaient à leurs contemporains le devoir de garder intact l'héritage transmis par les ancêtres.

Ainsi après les guerres de Bourgogne il fallut l'intervention providentielle de l'ermite du Ranft pour recimer l'union déjà à demi rompue. Sa grande voix n'est pas éteinte. Elle nous parle encore et nous adjure d'éviter les dissensions et l'égoïsme, de nous garder de la division, de l'hostilité et de la haine, des discussions et des disputes. « Si de telles mauvaises herbes, disait-il, poussent parmi vous, vous êtes à moitié battus et votre Etat, votre force, votre régime sont en train de s'écrouler. Voilà pourquoi vous tiendrez roide votre unité pour rester forts et sans dommage et pour ne point perdre l'estime du monde ni porter atteinte à la gloire de Dieu. »

L'orateur reconnut humblement que tout n'est point parfait dans notre ménage et dans notre maison, que des abus et des erreurs s'y sont glissés, que peu à peu l'esprit de nos ancêtres s'est modifié.

Corrigeons abus et erreurs, s'écria-t-il, et revenons au véritable esprit de nos ancêtres, à l'esprit du Pacte de 1291.

Mais ne commettons pas la folie de démolir nous-mêmes notre maison, sous prétexte qu'il y a quelques gouttières au toit ou quelques lézardes aux murs !

Il faudrait en tout cas, avant de la démolir, en avoir construit une autre plus solide et plus confortable.

Que ceux qui élaborent aujourd'hui des plans de réformes de tous genres ne l'oublient pas ; qu'ils ne perdent pas un instant de vue les véritables traditions suisses.

Ils ne feront oeuvre durable et solide que s'ils savent tenir compte des éloquentes leçons de l'histoire et du bon sens de nos ancêtres.

Après avoir cité des textes d'auteurs suisses et romands qui ont parfaitement défini et mis en valeur la mission de la Suisse dans le monde, M. Pitteloud paraphrasa Victor Hugo qui, dans la Légende des siècles, parle de cette terre sereine assise près du ciel :

C'est elle qui parmi les matières obscures
La première alluma sa lampe dans la nuit.

Le poète voyait se réaliser, dit-il, son rêve d'une Europe réconciliée par l'exemple d'une Confédération d'Etats de langues et de confessions différentes et il affirmait : « La Suisse dans l'histoire aura le dernier mot ».

Et pourquoi nous serait-il défendu de penser nous aussi à la réalisation de ce rêve ?

Pour cela, il faut que nous maintenions à tout prix sous les yeux d'un monde divisé, ce spectacle d'un peuple uni malgré les divergences de races, de langues, de confessions ; aux yeux d'un monde déchiré par la haine et la guerre, la vue d'une nation pacifique qui n'a d'autre ambition, d'autre volonté, que de vivre comme elle a toujours vécu, sans désir de s'agrandir ou de conquérir quoi que ce soit et qui ne maintient une armée que pour défendre contre tout agresseur son indépendance et ses libertés.

Mais cette volonté de vivre ensemble qui, ne craignons pas de le redire, a créé notre patrie, ne pourra se maintenir que si elle est animée et dirigée par le seul principe spirituel capable aujourd'hui de vaincre les forces de dissociation et de désagrégation : la foi de nos pères, la foi chrétienne.

Le nom de Dieu est d'ailleurs inscrit encore en tête de notre Constitution fédérale.

Notre belle devise « Un pour tous, tous pour un » ne doit pas être une formule creuse ou un effet oratoire. Ramenons-la à sa véritable source, à la croix de notre drapeau, en nous souvenant que cette croix fut primitivement le crucifix, l'image sanglante de Celui qui a tant aimé les hommes jusqu'à en mourir, et qui leur a laissé comme devoir suprême l'obligation de s'aimer les uns les autres.

M. le président Pitteloud conclut son magnifique discours par ces mots :

En cette séance solennelle où les représentants de nos populations si profondément patriotes ont voulu affirmer leur attachement à notre patrie commune, c'est à cette patrie bien-aimée, fécondée par le sang et le labeur de nos ancêtres, c'est au sol natal où dorment ceux qui l'ont créée, à cette terre nourricière de ceux que nous aimons que va aujourd'hui l'hommage de fidélité inébranlable du Gouvernement valaisan.